

Études littéraires africaines

MAHJOUB Jamal, *The Carrier*, London, Phoenix House, 1998,
278 p., £ 6,99

Jean Sévry



Numéro 8, 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1042040ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1042040ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Sévry, J. (1999). Compte rendu de [MAHJOUB Jamal, *The Carrier*, London, Phoenix House, 1998, 278 p., £ 6,99]. *Études littéraires africaines*, (8), 68-69.
<https://doi.org/10.7202/1042040ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 1999

Cet article est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

qui n'en demeure pas moins une référence pour tout lecteur intéressé par J.M. Coetzee en particulier et la littérature sud-africaine en général.

■ Gilles TEULIÉ

SOUDAN

■ MAHJOUB JAMAL, *THE CARRIER*, LONDON, PHOENIX HOUSE, 1998, 278 p., £ 6,99.

Avec ce dernier roman de Jamal Mahjoub, le lecteur se retrouve très rapidement entraîné entre ciel et terre, entre Islam et Chrétienté, entre Renaissance et modernité. Avec une dextérité étonnante, l'auteur et son héros, Rashid al-Kenzy, nous lancent dans d'interminables pérégrinations, d'Alger à Alexandrie, de Chypre au Caire, et jusqu'au Jutland où le roman se termine. Mahjoub prend un malin plaisir à procéder par diversions, à briser les structures de l'espace et du temps, et c'est en faisant éclater les bornes rigides et artificielles de la chronologie qu'il nous prend au dépourvu. L'œuvre est composée en strates et tourne autour d'un mystérieux coffret à plaque de cuivre dont on peut penser qu'il s'agissait "non pas d'une astrolabe, mais d'un instrument à caractère géographique, utilisé pour pouvoir s'orienter à l'heure de la prière" (p. 112). En haut, à l'époque contemporaine (ce qui nous vaut d'être réveillés par la sonnerie d'un téléphone), des archéologues tentent de reconstituer un mystère qui demeure épais. Il leur manque des clés, ils ne travaillent que sur des épaves d'une histoire qui leur échappe en grande partie. Ils finissent tout de même par comprendre qu'il s'agissait d'un observatoire installé pour une meilleure étude des astres. En dessous, dans la strate inférieure, c'est-à-dire à l'époque où tout ceci s'est effectivement déroulé, Verner Heinesen, bientôt secondé par Rashid, tente de réaliser son vieux rêve. Nous sommes à la fin du XVI^e siècle : "j'entends prouver que Copernic avait raison, et que le soleil est au centre de toutes les choses" (p. 154). La colonisation, comme il l'observe, a déjà fait son travail, et il reste donc à explorer les routes du ciel.

Là-haut, on a quelque peine à retrouver le message laissé par ce fou de savoir. Mais que l'action se déroule en Orient ou en Occident, partout, on se heurte à la même intolérance, au fanatisme des bigots qui préfèrent la superstition à la science, et qui ne peuvent admettre que l'on soit différent. C'est ainsi que Rashid, parce qu'il est arabe et de couleur sombre, se verra accusé de tous les maux. Ce parallélisme est accentué par deux scènes construites à l'identique. La première se situe au chapitre 1, où Rashid grimpe sur une colline pour tenter en vain d'échapper, à Alger, à ses poursuivants. On le rattrapera, et il restera attaché à un roc, en plein soleil. La seconde se place au chapitre 34, juste avant l'épilogue. Une fois de plus, Rashid tente de s'échapper en escaladant une colline ; mais cette fois-ci, ses poursuivants sont des Chrétiens...

Rashid est un homme de foi, mais sa soif de science l'entraîne à dévorer les livres : "Il voulait les avaler tout entiers" (p. 220), nous dit-il lorsqu'il travaille dans la bibliothèque de Heinesen. Et plus il tente de percer les mystères du cosmos, plus cela le terrifie : "Il ne prie plus. Il a peur, et il associe immédiatement cette peur à la terreur qu'il éprouve quand il contemple cette pure beauté mathématique... Et plus il a faim de savoir, plus sa foi s'amenuise" (p. 242).

Or il se trouve que "Ce divorce entre foi et raison ne fait pas partie de l'univers de l'Orient. Les idées de ce Copernic auraient fait rire ses pairs, ou ses maîtres. Vouloir briser la mainmise du Tout Puissant sur ses sept cieux ? Soit, mais alors, il ne reste plus que le vide" (p. 243).

Cette passion, il la partage avec Sigrid, la sœur de Heinesen : "Elle a consacré, avec égoïsme, toute sa vie au savoir, et rien d'autre n'a pu retenir son attention. C'est cela qui les relie" (p. 245).

L'œuvre foisonne de visions fulgurantes, de soudaines irruptions d'images cosmiques, la langue plie sous la charge, accueille un roman d'aventures, une fresque historique - on songe souvent à Amin Malouf -, un traité de l'état des sciences au XVI^e siècle, des discussions savantes, des bouffées de colères maritimes, des naufrages et des paysages somptueux. Le chapitre 6, qui se passe à Chypre, nous décrit Rashid en train de faire la lecture, un an durant, à la jeune épouse de son maître (Rashid est le descendant d'une esclave) auquel elle se refuse. L'ensemble est construit à la façon d'un conte arabe, à la façon des *Mille et une Nuits*. Rashid lui fera enfin découvrir les joies de l'amour, et elle pourra alors (sans qu'il en soupçonne les origines, ce qui ajoute au piquant de la chose) s'ouvrir à son vieux maître ravi.

Toute la science en déclin du monde arabe, tout le nouveau savoir de l'Occident, mais tous leurs obscurantismes aussi, sont évoqués à propos d'un télescope qui devait trôner sur la colline de Heinesen le Hollandais. Mais il sera enterré avec lui. Rashid finit dans les flammes sans que l'on puisse véritablement savoir s'il s'agit d'une apothéose, du début d'une résurrection, ou d'une mort au bûcher. Une leçon demeure, sans doute : "Il s'était lancé à la poursuite d'un sarab, d'un mirage : la science ne peut nous mener nulle part, elle ne peut que nous ramener à nous-mêmes" (p. 278).

Or, cette fin est aussi ambiguë que celle qui clôt les dernières pages de *In the Hour of Signs* (1996). Là aussi, à l'issue d'un long périple épique, on voyait un certain Hawi perdre sa foi au moment où ses frères dévorés par leur fanatisme s'apprêtaient à le pendre haut et court.

The Carrier (Le Messenger) est un grand roman. On peut souhaiter qu'une version française vous permette d'en profiter : rassurez-vous, on s'y active, et vous le verrez bientôt sortir des presses d'*Actes Sud*.